

LUMEN DE LUMINE

LE MONDE SOUTERRAIN

La nuit avait maintenant passé sa phase noire, et toutes
Ses belles et scintillantes flammes devenaient malades et
[pâles.

Sa scène d'ombres et de silence fuyait, et le jour
Habillait le jeune Orient de roses où chaque rayon
Tombant sur les sables, amenait le soleil et la nuit
À s'embrasser en un échiquier de nuages et de lumière
[mêlés.

Je pense qu'il serait plus simple, et dans une certaine mesure, plus
plaisant, que je m'exprime en notre dialecte populaire et vulgaire.

C'était presque l'aube ou le point du jour lorsque, envahi d'une
solitude lasse et de ces songeries pensives qui l'accompagnent, après
beaucoup d'errance et encore plus de travail, je tombai soudain endormi.
C'est alors qu'à peine né, le jour fut étranglé. J'en fus réduit à une nuit
d'une teinte encore plus sombre que celle que je venais de passer. Mon
imagination m'emmena dans une région d'une obscurité inexprimable,
et à mon avis, qui allait au-delà du naturel, mais sans que j'en
éprouvasse de terreurs. J'étais d'humeur ferme et sereine, et bien que
n'étant pas rassuré, j'étais non seulement déterminé, mais même
heureux. Je me déplaçais en tous sens à la découverte de quelque chose,
toujours enveloppé d'obscurité et de silence, si bien que je me crus
transporté au pays de la désolation. Ainsi vainement préoccupé et
fatigué par de longs efforts, je résolu de me reposer et, voyant que je ne
trouvais rien, je me demandai si quelque chose pourrait me trouver.

À peine m'étais-je installé dans cette disposition que j'entendis les
murmures d'un doux vent qui se dirigeait vers moi. Il fut aussitôt dans
les feuilles des arbres, si bien que j'en conclus que je me trouvais dans
quelque bois ou étendue sauvage. Avec ce doux souffle venait un air des
plus odorants et célestes, ressemblant à celui de l'églantier, mais en
moins fort et en moins net. Une fois ce parfum dissipé, lui succéda un
agréable bourdonnement d'abeilles parmi les fleurs, ce qui me rendit
quelque peu perplexe, car je jugeai que cela ne congruait pas avec
l'aspect de l'endroit, qui était sombre comme le milieu de la nuit. Alors
que j'étais plutôt inquiet par ces événements inattendus, une nouvelle
apparition me détourna de mes appréhensions. Non loin de moi, à droite,
je découvris une lumière blanche et faible, elle n'était pas aussi brillante
que celle d'une bougie, mais brumeuse et ressemblant beaucoup à une
vapeur, sphérique. Vers le centre, elle était de couleur pourpre tel le
soleil élyséen, mais dans la dilatation de sa circonférence, elle était

laiteuse, et si nous considérons la teinte réunie de ses parties, c'était un soir coloré, une figure de cette splendeur que les anciens Romains appelaient « soleil des morts ». Alors que j'étais absorbé par cette étrange scène, apparut dans les couleurs pourpres du milieu un mouvement soudain et de leur centre même jaillit une certaine lumière en forme de fleur, semblable à la flamme d'un cierge. Elle était très vive, éclatante et scintillante comme l'astre du jour. Les rayons de cette nouvelle planète, jaillissant en petits écheveaux et ruisselets, ressemblaient à des fils d'argent qui, réfléchis contre les arbres, découvrirent un curieux ombrage vert. Je me retrouvai dans un bosquet de lauriers. La texture des branches était si égale, les feuilles si épaisses et dans un ordre si bien agencé, que ce n'était pas un bois mais une construction.

Je compris que c'était en fait le temple de la nature, le lieu où elle avait réuni la discipline à sa doctrine. Dans cette pénombre et sous cet écran logeaient de nombreux rossignols, que je reconnus à leur gorge blanche. Ceux-ci, regardant furtivement à travers leurs cages feuillues, se réjouissaient de cette étrange lumière et, après avoir paradé, firent vibrer l'air tranquille de leur musique. Elle était, pensai-je, très jolie, et le silence de la nuit, en harmonie avec la solitude de l'endroit, me la fit estimer céleste. Le sol, tant près de moi qu'au loin, présentait une sorte d'échiquier agréable, car ce nouvel astre, en rencontrant quelques gouttes de rosée, engendrait une multitude de réfractions éclatantes, comme si la terre avait été pavée de diamants. Ces choses rares et variées qui arrivaient occupaient mon âme, mais pour interrompre mes pensées, comme s'il était illégitime d'examiner ce que j'avais vu, un autre objet encore plus admirable, intervint.

J'aperçus entre la lumière et moi une beauté divine très exquise, ni grande ni petite de taille, mais de stature mince et modeste. Elle était vêtue de fine soie lâche, d'un vert tel que je n'en avais jamais vu car cette couleur n'était pas terrestre. Par endroits elle était ornée de rubans blancs et argentés, pareils à des lys dans un champ d'herbe. Sa tête était enveloppée d'une gaze¹ ténue et flottante qu'elle retenait avec l'une de ses mains, et elle regardait comme pour ainsi dire par en dessous. Ses yeux étaient vifs, alertes et célestes, mais quelque peu écarquillés, comme si elle avait été intriguée par une apparition soudaine. De son voile noir s'échappaient ses mèches, comme les rayons du soleil à travers une brume. Elles tombaient en désordre sur ses seins, puis remontaient vers ses joues en boucles et anneaux d'or. Derrière, ses cheveux étaient roulés en un curieux globe avec une petite et courte pointe fleurie de nœuds pourpres et bleu ciel. Ses bagues étaient entièrement faites de pures émeraudes, car elle n'accordait de valeur à aucun métal, et ses pendentifs étaient des escarboucles ardentes. Bref, tout son habit était jeune et fleuri, il avait un parfum d'Orient et était profondément

¹. Gaze : en anglais *tiffany*. Alan Rudrum fait remarquer que *tiffany* est dérivé de *theophany*, voilà donc bien une apparition théophanique, une manifestation divinement auréolée. Comme souvent, le choix des mots de Philalèthe est lourd de sens.

imprégné de riches poudres parfumées arabes². Telle était donc son apparence à ce moment-là, et tandis que j'admirais ses perfections et me préparais à présenter mes hommages, elle m'en empêcha en s'approchant d'un air décidé. Je m'attendais en fait ici à quelque discours de sa part, mais me dévisageant très sérieusement et silencieusement, elle me prit par la main et me murmura doucement de la suivre. Ceci, je le confesse, paraissait étrange, mais je n'estimais pas mal à propos d'obéir à un ordre aussi doux, tout spécialement à un ordre très prometteur et qui pouvait, selon moi, réaliser des choses plus grandes encore.

La lumière que j'avais admirée auparavant s'avérait à présent être sa servante, car elle se déplaçait comme une demoiselle d'honneur devant elle. Ce service ajoutait beaucoup à sa gloire, et je n'avais soin que de l'observer, elle qui, bien qu'elle n'errât pas vraiment, ne suivait aucun chemin connu. Sa promenade était verte, fourrée d'une petite herbe fine qui avait la texture de la peluche, car elle était très douce et partout émaillée de pâquerettes et de primevères. Quand nous sortîmes de nos arbres et de notre bosquet de lauriers, je pus apercevoir une clarté étrange dans l'air, qui ne ressemblait pas à celle du jour, mais je ne puis affirmer non plus que c'était la nuit. En fait les étoiles étaient perchées au-dessus de nous et scintillaient pour ainsi dire sur les sommets de hautes collines, car nous étions dans un creux très profond et la terre nous surplombait, au point que je pensai que nous étions près de son centre. Nous n'étions pas allés très loin lorsque je découvris des nuages épais et blancs – car c'est ainsi qu'ils m'apparaissaient – qui remplissaient toute cette partie de la vallée qui se trouvait devant nous. En vérité, c'était une erreur de ma part, mais qui ne dura pas longtemps, car en m'approchant je me rendis compte que c'étaient des rochers fermes et solides, mais brillants et éclatants comme des diamants. Cette vision rare et remarquable ne fut pas sans beaucoup m'encourager et j'eus grand désir d'écouter parler ma maîtresse – car c'est ainsi que je la jugeai désormais – afin que, si possible, je pusse en recevoir quelque information. Comment l'amener à ceci, je ne le savais pas très bien, car elle semblait avoir de l'aversion à parler. M'étant cependant résolu à la déranger, je lui demandai si elle voulait bien m'accorder la faveur de me dire son nom. À ceci, elle répondit très familièrement, comme si elle m'avait connu depuis toujours. « Eugène », dit-elle, « j'ai beaucoup de noms, mais celui qui m'est le meilleur et le plus cher est Thalie³, car je

2. Cf. *M+R*, XXXIV, épigraphe : « De ce parfum vient, s'avançant vers lui, sa propre nature sous la forme d'une jeune fille belle, brillante, noble de race illustre, plus brillante de corps que les plus brillantes créatures. (Zoroastre) » et Apulée, *Métamorphoses*, XI, 4, 3, où Isis apparaît, « exhalant tous les parfums de l'Arabie ».

3. Thalie provient de *thalia*, au sens propre une jeune pousse ; *θάλλω* (*thallō*) signifie « pousser », « croître », « fleurir », « verdoyer », « abonder en biens ». Le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal (PUF, Paris, 1999, s. v. « Thalie », p. 446) indique que Thalie, une des trois Grâces, préside comme ses sœurs à la végétation. Thalie est aussi l'une des neuf muses, celle de la comédie et de la poésie légère, une muse ayant pour fonction, selon le sens du verbe *μουσοῦ* (*mousoû*), d'instruire selon les règles de l'art. Ce n'est donc pas un hasard si, au début de son aventure, Philalèthe rencontre ce guide.

suis toujours verte et ne fanerai jamais. En ce lieu tu contemples les montagnes de la lune, et je te montrerai la source du Nil, car il jaillit de ces rochers invisibles⁴. Lève les yeux et scrute la cime même de ces piliers et de ces â-pics de sel, car il s'agit des vraies montagnes lunaires philosophiques. N'as-tu jamais rien vu d'aussi miraculeux et incroyable ? »

Ce discours me fit promptement lever les yeux vers ces étincelantes tourelles de sel où je pus apercevoir une cataracte, une chute d'eau stupéfiante. Le flot était plus large que n'importe quel fleuve en son cours le plus grand et, malgré la hauteur et la violence de sa chute, il s'écoulait sans aucun bruit. Les eaux se fracassaient sur ces rochers de sel, leur courant en était détourné, mais en dépit de tout ceci, elles descendaient en un silence de mort, tel l'air tranquille et doux. Je pris un peu de cette liqueur, car elle coulait près de moi, pour voir quelle étrange substance laineuse c'était, pour tomber ainsi furtivement comme de la neige. Quand je l'eus dans mes mains, ce n'était pas de l'eau vulgaire, mais comme une sorte d'huile de complexion aqueuse. C'était une nature visqueuse, grasse, minérale, éclatante comme des perles et transparente comme du cristal. Lorsque je l'eus bien examinée et étudiée, il m'apparut qu'elle était en quelque sorte spermatique et, à la vérité, elle était obscène à la vue et encore bien plus au toucher. Sur ce, Thalie me répondit que c'était la première matière, que c'était le vrai sperme, le sperme naturel du grand monde.

« Elle est », dit-elle, « invisible, et c'est pourquoi il n'y en a que peu qui la trouvent. Mais beaucoup croient qu'on ne peut pas la trouver. Ils croient en fait que le monde est une figure morte, tel un corps qui, à un moment, a été fait et façonné par cet esprit qui demeurait en lui, mais qui ne conserve cette forme et cette façon que pour un bref moment après que cet esprit l'a abandonné. Ils feraient mieux de considérer que toute structure, une fois que l'âme l'a quittée, se décompose et ne peut plus retenir sa figure antérieure, car l'agent qui conservait et maintenait les parties ensemble s'en est allé. Très excellent est d'ailleurs ce discours que j'ai entendu de l'un de mes propres élèves :

Ce monde, dit-il, [composé] de parties aussi diverses et contraires, n'aurait pas atteint l'unité de forme s'il n'y avait pas eu l'Un qui joignît ensemble des choses aussi contraires. Mais, étant assemblées, la diversité même des natures réunies luttant les unes contre les autres, les aurait décomposées et séparées s'il n'y

Le traité commence par évoquer le mystère de la végétation et de la croissance. La verte Thalie fera verdoyer son élu, par la verdeur de sa parole persuasive ; elle l'instruira, selon les règles de « l'art hermétique à découvert, ou la lumière de la lumière ». Elle enseignera le mystère du vert renouveau printanier, la véritable régénération. Philalèthe notera plus tard dans son *Eau de vie*, à la date du 9 avril 1659, que lorsque sa femme décédée lui apparut dans un rêve, ce fut vêtue de soies vertes descendant jusqu'à terre (cf. *infra*, p. 611). Ne dit-on pas aussi que ce sont les histoires « vertes » qui font revenir à la vie ? Virgile dit quant à lui que Thalie « n'a pas rougi d'habiter les forêts » (cf. Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 105).

4. Notons la remarquable proximité avec Miguel de Cervantès, *Don Quichotte*, I, 20. Cf. aussi *L'Euphrate*, *infra*, p. 579.

avait pas eu l'Un pour maintenir et conserver ensemble ces parties qu'il avait unies au commencement. En vérité, l'ordre de la nature n'avancerait pas avec tant de certitude, et la nature ne pourrait se mouvoir avec une telle régularité en plusieurs lieux, moments, effets et qualités, s'il n'y avait pas quelque Un qui disposât et ordonnât ces variétés de mouvements. Cette chose, quelle qu'elle soit, est ce par quoi le monde est préservé et gouverné, je l'appelle du nom ordinaire de Dieu⁵. »

« C'est pourquoi », reprit-elle, « tu dois comprendre, Eugène, que toutes les compositions sont faites par une vie active intelligente, car ce qui fut fait dans la composition du grand monde en général est de même réalisé dans la génération de chaque créature et dans son sperme en particulier. Je suppose que tu sais bien que l'eau ne peut être contenue que dans un vaisseau. Le vaisseau naturel que Dieu a préposé à cet effet, c'est la terre. Dans la terre, l'eau peut être épaissie et amenée à prendre forme, alors que d'elle-même, et sans terre, elle a un flux indéfini et n'est sujette à aucune forme que ce soit. L'air est aussi une substance fugitive et indéterminée, mais l'eau est son vaisseau, car de même que l'eau prend forme au moyen de la terre, l'air aussi s'épaissit et prend forme dans l'eau. Pour monter plus haut, l'air coagule le feu liquide, et le feu incorporé enveloppe et emprisonne la lumière ténue. Tels sont les moyens par lesquels Dieu unit et compose les éléments en un sperme, car la terre modifie la complexion de l'eau et la rend visqueuse et limoneuse. C'est une telle eau que doivent chercher ceux qui voudraient produire des effets magiques extraordinaires, car cette eau spermatique se coagule avec la moindre chaleur, si bien que la nature la concocte et la durcit en métaux. Tu vois que les blancs d'œufs s'épaississent dès qu'ils sentent le feu, car leur humidité est tempérée par une terre pure, subtile, et cette terre subtile animée est ce qui lie leur eau. Prends donc, mon Eugène, de l'eau de ces montagnes de la lune, cette eau qui est une eau et qui n'est pas une eau. Fais-la bouillir dans le feu de la nature en une terre double, blanche et rouge, puis nourris ces terres de l'air du feu et du feu de l'air, et tu obtiendras les deux luminaires magiques. Et puisque tu es mon serviteur depuis longtemps, et que ta patience a manifesté la vérité de ton amour, je t'amènerai à mon école, et là je te montrerai ce dont le monde n'est pas capable. »

À peine eut-elle dit ceci qu'elle passa par ces rochers de sel semblables à des diamants et m'amena à un rocher d'adamant⁶ qui avait la forme exacte et entière d'un cube⁷. C'était la base d'une pyramide de feu, un triangle de pur pyrope⁸ dont les flammes emprisonnées

5. Boèce, *Consolation de la philosophie*, III, 12.

6. Pour rendre la distinction que semble faire Philalèthe, nous traduisons ici *diamond* par « diamant » et *adamant* par « adamant ».

7. Jean Reuchlin parle du cube au Livre II de *La Kabbale*, *op. cit.* p. 177.

8. Le terme de « pyrope », de πῦρ (*pur*), « le feu » et ὄψις (*ôps*), « la vue », « le visage », « l'aspect », s'appliquait anciennement de façon imprécise à une pierre gemme rouge ou ignée, comme le rubis ou l'escarboucle. C'est aussi un alliage de cuivre et d'or. Au début du Livre II (1-2) des *Métamorphoses* d'Ovide, Phaéton monte au palais du Soleil : « Le palais du Soleil s'élevait sur de hautes collines, étincelant de l'éclat de l'or et du pyrope, semblable à la flamme. »

s'étiraient et s'élançaient vers le ciel. Au frontispice quadrilatère de ce rocher était joint un petit portique où était accrochée une tablette. Elle représentait un hérisson peint, tellement enroulé et enveloppé dans sa carapace qu'il ne pouvait facilement être dérangé. Au-dessus de celui-ci se tenait un chien hargneux avec cette inscription près de lui : « Doucement, sinon il pique ».

Nous y pénétrâmes et, entrés dans les rochers, nous vîmes que les parties intérieures y étaient d'une couleur d'émeraude céleste. Ici elles brillaient comme des feuilles d'or pur, et là apparaissait une troisième teinte d'un pourpre inexprimable. Nous n'étions pas allés très loin que nous arrivâmes à un autel ancien et majestueux. Sur la partie où s'offraient les sacrifices, tout en haut, était représenté le tronc d'un vieil arbre pourri, arraché par les racines. De celui-ci sortait en rampant un serpent de couleur blanche et verte, se mouvant lentement comme un limaçon, et très faible, ne sentant que depuis peu le soleil qui le regardait d'en haut. Au pied ou à la base de cet autel se trouvait une inscription en vieux hiéroglyphes égyptiens que Thalie expliqua, et qui dit ceci :

Aux dieux bénis
Dans le ciel souterrain
N. L.
τ - α - ν - φ⁹.

⁹. Les divers éditeurs n'ont pu retracer cette inscription, en particulier la mystérieuse formule « t-a-n-ph », écrite en caractères grecs. Signalons qu'au revers de la médaille d'or mentionnée dans le septième jour des *Noces chymiques de Christian Rosencreutz, op. cit.*, p. 127, se trouve la formule « tem-na-f », qui signifie *temporis natura filia*, « la nature est fille du temps ». Caroline Thuysbaert propose quant à elle que τ α ν φ pourrait être l'acrostiche de τὸ ἀδελον νέον φῶς (*to adèlon neon phôs*), « la nouvelle lumière invisible », ou τὸ ἀθάνατον νέον φῶς (*to athanaton neon phôs*), « la nouvelle lumière immortelle ». N. L. pourrait selon elle signifier *Novum Lumen* (« nouvelle lumière »). Nous la remercions de nous avoir proposé ces suggestions.